
Ça N'Arrive Qu'Aux Autres

MONIQUE ROY

A woman of forty discovers with some distress (and humour) that she is once again pregnant. She describes her own reactions, those of her teenage children and her husband, the precautions that are necessary and, finally, the joy of starting 'a second family.'

Ceci n'est pas une histoire fictive, ni exemplaire, tout au plus une photographie d'un moment unique dans ma vie, comme le sont tous les moments de la vie des femmes.

Comment me suis-je retrouvée, cette éclatante matinée de juin 1977, dans un hôpital anglophone de Montréal, attendant, incrédule et nébuleuse, de passer une *amniocentèse*?

Remontons quelques semaines plus tôt, plus précisément au vendredi 1^{er} avril (coïncidence?). Ce midi-là, je recontrais une écrivaine française de passage à Montréal. Soudain, impression de vide, estomac barbouillé, vision de beurre d'arachides et de fraises, esprit refusant de comprendre...

Bizarre. Tout de même non!

Il y a bien ce retard agaçant, mais après 40 ans, ça arrive...

Tout de même non!

Le soir, consultation fébrile du livre de Anne Denard-Toulet, *La Ménopause effacée*, au chapitre pré-ménopause. Refus de voir plus loin: grossesse tardive.

Le lendemain, seins douloureux, les boutons du chemisier ne se rejoignent plus... Tout de même non!

Le lundi midi, incapacité de travailler,

re-sensation de vide, re-vision-de beurre d'arachides... Téléphone affolé au gynécologue, celui qui m'a suivie au début de mes précédentes grossesses, celui aussi qui, il y a deux ou trois ans, m'a fortement déconseillé la pilule!

Très rapidement, comme pour ne pas les entendre, j'énumère les symptômes.

'Vous ne seriez-pas un petit peu enceinte?'

Sanglots. Panique. Tout de même non!

Je suis trop vieille. Je suis trop petite. Je n'ai pas le courage physique, moral et psychologique de recommencer ça, je vais mourir en accouchant. Mon ventre va éclater. Non!

Visions apocalyptiques. Puits de désespoir. Englutissement total.

Pourquoi moi? Moi, qui ai déjà perdu deux enfants, qui en ai deux magnifiques et dévorants, moi, qui en ai voulu avec passion des tonnes, moi, qui n'en veux plus....

L'esprit commence à comprendre. Les jambes sont de plomb. Le corps est l'ennemi. Je ne comprends plus rien.

Lendemain, expédition au laboratoire de l'hôpital, ma précieuse bouteille de liquide enfouie au fond de mon sac. Mes mains tremblent, le liquide se répand partout. Disparaître.

La jeune fille, anonyme et efficace, me crie: 'Votre âge?' En chuchotant, je lui réponds, convaincue que même les murs blafards se tortent de rire. J'ai envie de crier *coupable*. M'enfuir.

Au bureau de médecin, la secrétaire, bien coiffée, mince, jeune, efficace, 'Mais non, faut pas vous en faire. Ça peut être mille choses (vite, nommez-m'en une

autre), je vous appelle demain.'

Demain? L'éternité....

Le lendemain, ménage monstre. Nettoyer des placards. Ne pas penser. Traverser l'éternité. Vers quatre heures de l'après-midi, je lui téléphone.

Voix enjouée: 'C'est vous? Eh bien, vous savez sans doute ce que j'ai à vous dire...' Je sais, oui, mais ne comprends toujours pas.

Assise, combien de temps? Assise, coulée dans du marbre, du béton, du plomb. Combien de temps?

Ma fille, 16 ans, joyeuse, belle, printanière, amoureuse, entre.

'Mais qui est mort?'

Je réponds, sans doute d'une drôle de voix:

'Personne ... pas encore.'

Elle me regarde, déroutée, et ô merveille de la symbiose mère-fille, elle comprend, s'illumine, hurle de joie. M'embrasse à m'étouffer pendant que je meurs tout à fait. Visite au médecin le lendemain. Il rit. Je suis en pleine forme, un corps de 20 ans ... revenez dans un mois. Je suis un utérus en pleine forme. Le reste est brouillard, fumée, fin du monde.

Ils sont tous finalement très contents. Mon fils, mon bébé, 14 ans, me regarde avec des yeux confiants et impressionnés. Le père, devant mon désarroi, n'ose, se rappelant que la petite enfance de nos deux enfants n'a pas toujours été facile, il n'ose, il attend, au moindre signe il osera, il laissera éclater sa joie. Absolue et totale et passionnée.

J'ai été, j'étais et je suis encore partisans de la libéralisation de l'avortement. Parce que j'aime la vie.



Monique Roy et Mathieu

Isabelle Villeneuve

Parce que j'aime les enfants. J'ai cru, je croyais et je crois encore que chaque femme doit décider si elle veut ou non un enfant. Seulement...

Seulement. Durant ce mois d'avril éprouvant où j'ai oscillé entre le désespoir paniqué et la panique désespérée, je n'étais pas prête à envisager ce que je vivais comme concret. Un enfant dans mon ventre, un enfant dans ma vie, ça n'existait pas. Je voulais abolir aujourd'hui, que demain ne vienne jamais. Être hier, le mois dernier. Compter à l'envers. Rebrousser chemin. Retourner. L'autruche. Le ventre dans le sable.

Les spécialistes conclueront que je voulais garder cet enfant. Réflexion faite, après coup, oui, puisque lorsque j'ai été en mesure d'amorcer une réflexion, l'avortement était déjà éliminé.

Avril a fini par passer, mai est arrivé. Il a fait beau. Mon anniversaire. Un de plus... 'Mais quel âge aurai-je donc quand il ira à l'école?' Ca y est, c'est à cette minute précise, quand je me suis posé la question et que j'ai éclaté de rire en songeant à la réponse, c'est à cette minute que j'ai consenti à cet enfant. Je l'ai vu. Il avait les yeux bleus, les cheveux blonds, il s'appelait Mathieu. Et puis, le reste, l'école, les contingences, on s'arrangerait....

À partir de cet instant de la reconnaissance, tout a changé. J'ai été bien, pas béate mais relativement bien. Mon ventre qui grossissait m'a émue et c'a été une histoire ordinaire. J'ai vu une femme

médecin, très douce et très compréhensive. Elle a décidé que 'nous' ferions une *amniocentèse*.

Et voilà pourquoi, cette éclatante matinée de juin 1977, je me suis retrouvée, nébuleuse, à l'hôpital attendant qu'on m'appelle pour l'*amniocentèse*.

L'*amniocentèse* est un test hautement sophistiqué qui consiste à prélever du liquide amniotique afin de l'analyser en laboratoire pour s'assurer que le foetus est sain. On fait passer ce test aux femmes enceintes qui ont plus de 36 ans et à celles qui ont déjà eu un enfant malade. Il permet de dépister, entre autres, le mongolisme et la spina bifida. Une aiguille est insérée dans l'abdomen, laquelle doit prélever le liquide, sans rien déchirer, sans toucher au foetus. À l'aide d'un appareil d'ultra-son le médecin localise l'endroit propice et procède avec rapidité et dextérité.

Mon médecin était un comique. Très décontracté, il a promené son appareil sur mon ventre et a parlé de ma grenouille qu'il voyait bouger. Très sûr de lui, il a introduit une aiguille qui m'a paru démesurément longue dans mon ventre. Un liquide doré a jailli. 'Ne bougez surtout pas.' Ce n'était pas douloureux. Parfaitement irréal.

Un autre mois d'inquiétude. Il faut attendre le résultat des cultures. 'Et s'il n'est pas normal?' Au bout de trois longues semaines, j'appelle la généticienne.

Mine de rien, je lui demande 'Et ces

cultures?' 'J'ai de très bonnes nouvelles pour vous. Pas de mongolisme, pas de ci, pas de ça, je vous rappelle demain pour le sexe.' Le sexe, j'étais sûre de le connaître mais quand le lendemain matin, elle m'a dit 'C'est un garçon,' mes jambes ont flanché et les larmes sont venues. De très loin, m'a-t-il semblé.

Une grossesse ordinaire. J'ai fait ce que j'aurais fait, non enceinte. L'accouchement s'est compliqué d'un placenta abruptio (aucun rapport avec l'âge, j'avais eu la même complication à 20 ans et perdu le bébé, un garçon). Césarienne.

Au bout de ce long tunnel, l'émotion. Ce petit être blond et rose et bleu sur moi. Émotion. Tout a été dit sur cette émotion mais elle reste neuve. Neuve. Neuve.

Deux mois à ne faire que Mathieu. Les deux mois les plus calmes. Il n'a pas pleuré la nuit, a dormi sur moi, dans le lit à nos pieds. Se bercer. Béatitude.

La vie 'normale' a repris. Il a pris sa place dans la famille. Je travaille, ni plus ni moins. Bien sûr, je dépends des autres. De la gardienne, des enfants, du père. Il y a parfois des contraintes, de l'agacement, de la fatigue. Fugitifs. Quand j'en analyse les raisons, elles ne sont à peu près jamais directement liées à lui.

Ce n'est pas la même vie qu'avec les deux autres. Je refuse de me laisser enfermer dans la culpabilité que les enfants savent renifler et manipuler avec grand art. Si j'ai envie de sortir, je sors. Envie de ne pas rentrer, je ne rentre pas. Je refuse de m'apitoyer sur mon sort, je refuse le rôle de mère paillason ou de mater dolorosa. J'ai gagné - et ça m'a coûté suffisamment cher - le droit de me faire aussi plaisir. Bien sûr, les conditions de ma vie sont bonnes. Je le sais. Si je n'avais pas une gardienne fiable et affectueuse, si mon fils n'était pas là souvent pour garder son petit frère, si le père ne l'emmenait pas se promener pendant de longues heures, me laissant à mes îlots de solitude, nécessaires à ma survie, si ... si ... si cela n'était pas, ce serait une autre histoire et j'ai choisi de raconter la mienne.

Mathieu, je le vis chaque jour avec passion. Je ne peux me dire 'quand il aura 5 ans, 10 ans, 20 ans.' Nous vivons en simultanéité, moi ma quarantaine, lui sa petite enfance. Plus tard, on verra bien.

Il a reculé les frontières de la mort. Il est la négation de toutes les morts.

Le soir, avant de le mettre au lit. Le soir, quand nous nous berçons en chantant des comptines idiotes, des chansons à répondre. Le soir, quand je lui dis tous les mots d'amour de la terre et qu'il me répond de sa petite voix musicale si douce. Le soir, avant le dernier baiser, la dernière caresse, le dernier verre d'eau. Le soir, avant de refermer sa porte.... Oui, à ce moment-là, j'en suis sûre, c'est lui le plus fort, c'est moi la gagnante.